

Robert Ladroit-Pernel

Petits dialogues de fous,  
entre n'importe qui,  
à propos de tout et de rien  
et même de n'importe quoi





Le devant de la scène est nu, à l'exception d'un paravent qui ressemble à un cahier d'écolier ; il est couvert de graffitis : « Ecrits vains du matin, chagrin... écrits vains du midi, ennui... écrits vains du soir, désespoir... écrivain assoiffé n'a pas de moralité... écrire est un acte solitaire qui vise aussi à attirer l'attention des autres... écrire est un petit miracle qui suffit parfois à nous sauver de l'ennui... à la fin sera le Verbe... »

Derrière ce paravent, se trouve un ange ; il est debout, immobile et les ailes croisées ; il attend.

On aperçoit aussi un bureau derrière lequel un homme est en train d'écrire ; sans doute l'auteur.

Le fond gauche de la scène est occupé par un pupitre derrière lequel se tient un autre homme ; sur le pupitre un classeur grand ouvert ; l'homme écarte légèrement les bras et se met à lire ; en fait il psalmodie :

« Bonjour... je suis la voix off... une voix off tout à fait ordinaire... si parfaitement banale qu'elle en serait presque quelconque... je suis une de ces voix off comme il s'en rencontre parfois sur les scènes encore vierges et inexplorées du pays des Belles-lettres en

général et de la littérature en particulier... pleine de promesses... de mystères et d'imprévus.

Il marque une pause, regarde le public, se racle la gorge et reprend :

« Car si nous ne savons pas exactement où nous sommes... nous savons néanmoins que nous ne sommes pas n'importe où... c'est du moins ce que nous sommes en droit d'espérer... nous sommes donc quelque part... au beau milieu de quelque part... dans un de ces endroits si indéterminé et si mal défini qu'on pourrait presque penser qu'il est situé entre le nul part et le n'importe où... on pourrait même penser qu'il s'agit du néant... mais rien ne semble l'indiquer... d'ailleurs cet endroit existe... la preuve, nous y sommes... et nous n'y sommes pas seuls... loin s'en faut... d'autres sont venus, bien avant nous, qui ne sont pas restés... d'autres viendront, bien après nous, qui ne resteront pas non plus... de toute façon il est trop tard pour faire scène arrière... nous n'avons plus nul endroit où nous réfugier... seul le présent désormais a de l'importance...

Un machiniste entre ; il est vêtu d'une côte bleu et d'un tricot de corps blanc ; il tient à bout de bras un énorme réveil ; il n'a plus qu'une seule aiguille ; la grande, celle des minutes ; il pose le réveil sur le devant de la scène ; le tic-tac s'intensifie ; le machiniste s'éclipse.

Deux hommes sortent des coulisses et s'avancent en hésitant comme s'ils n'avaient aucune idée de ce qu'ils s'apprêtaient à dire ; ils ont l'air un peu perdu.

Pendant toute la durée de leur dialogue ils marcheront côte à côte, tantôt avec les mains dans les poches, tantôt avec les mains dans le dos, parfois en

croisant les bras, parfois aussi en se grattant la tête ou les couilles, souvent en tanguant en titubant et en zigzagant mais toujours en tournant en rond un peu comme des cons :

– Vous cherchez quoi ?

– Qui, moi ?

– Oui, vous !

– Rien, je ne cherche rien, vraiment rien.

– C'est impossible ! On cherche toujours quelque chose.

– Quoi ? Qu'y a-t-il de si important à chercher ?

– Je ne sais pas ; n'importe quoi.

– Le n'importe quoi serait donc si important qu'il faudrait se mettre à le chercher ?

– Oh, s'il vous plaît ! Ne jouez au plus fin avec moi ; vous avez parfaitement compris ce que je voulais dire.

– Oui, mais encore ?

– Je parle des questions, de toutes ces questions sans fin que l'on se pose sur le sens de la vie : le pourquoi du comment, l'avant et l'après, le début et la fin, l'envers et l'endroit, le dessus du dessous...

– Stop, stop ! N'en jetez plus ! La tirade est pleine ! Vous ne trouvez pas que la vie est déjà suffisamment compliquée sans y rajouter encore des questions ? Et vous, vous avez trouvé ?

– Quoi ?

– Ce que vous cherchiez.

– Evidemment non ! Car ce qui importe ce n'est pas tant de trouver des réponses aux questions que l'on se pose mais de s'interroger ; encore et encore, encore et toujours ; de chercher les bonnes questions,

celles pour lesquelles les réponses ne sont jamais tout à fait simples, ni tout à fait évidentes ; et encore moins satisfaisantes ; celles qui vous laissent sur votre faim et sur votre soif, avec un arrière-goût de manque et d'inachevé.

– Il faudrait donc chercher des questions pour lesquelles il n'existerait peut-être même pas de réponses ?

– Oui !

– Houlà ! C'est bien compliqué votre histoire ; c'est beaucoup plus simple quand on ne cherche rien ; et d'ailleurs, rien ne m'interdit de penser que moi aussi un jour, un jour qui ne serait pas tout à fait comme les autres, je ne finirai pas par trouver. Après tout, ce ne sont pas les réponses qui manquent ! Et puis ce n'est pas parce qu'on ne cherche pas qu'on ne trouve rien.

– Mais que pourriez-vous donc trouver si vous ne cherchez pas ?

– Je ne sais pas ; n'importe quoi : le sens de la vie, le pourquoi du comment, l'avant et l'après, le début et la fin, l'envers et l'endroit, le dessus du dessous...

– Vous vous foutez de moi ! Si vous me cherchez, vous allez me trouver !

– Mais je ne vous cherche pas ! D'ailleurs souvenez-vous ! Tout au début de la scène, c'est vous qui êtes venu me trouver !

– Vous êtes sûr ? C'est drôle, je ne m'en souviens pas ; c'est déjà tellement loin tout ça ; d'ailleurs, je ne sais même pas qui vous êtes ; je ne serais quand même pas parti à la recherche du premier venu ; ou pire, d'un parfait inconnu.

– Ça vous aiderait de savoir qui je suis ?

– Oui ! Dites-moi qui vous êtes et je vous dirai d'où vous venez.

– Pour être tout à fait honnête, je n'en ai pas la moindre idée ; ou plutôt si ! Je ne suis qu'un homme, vous savez ; un homme ordinaire, ordinaire et banal ; un homme de peu et de presque rien, voir même de pas grand-chose ; un homme que personne ne remarque, un homme qui pourrait parfaitement passer inaperçu.

– Un parfait inconnu, en somme ?

– Oui ! Si parfaitement inconnu qu'il se pourrait même que je ne sois personne.

– Mais avant de n'être personne, vous avez dû être quelqu'un, forcément !

– Heu... oui, peut-être ; mais c'était il y a longtemps, et j'ai dû oublier. Et vous ?

– Quoi, moi ?

– Vous savez peut-être qui je suis ?

– Ah non, pas du tout ! Je n'en ai pas la moindre idée ! D'ailleurs, pourquoi le saurai-je ?

– Nous ne sommes guère plus avancés ; en somme, pour vous aussi je suis un parfait inconnu ?

– Oui ! Mais ce n'est pas grave, vous savez ; rien ne ressemble plus à un inconnu, qu'un autre inconnu ; c'est toujours mieux que rien ! Et puis croyez-moi, ce n'est pas à la portée du premier venu.

– Mais je ne suis pas le premier venu ! D'ailleurs, souvenez-vous ! Tout au début de la scène, juste avant que le rideau ne s'ouvre, vous étiez déjà là.

– Vous êtes sûr ? Mais alors, le premier venu, ce serait moi ?

– Oui.

– Et si je suis le premier venu, je pourrais tout aussi bien être n'importe qui ; peut-être même que je ne suis personne ? C'est ça ? C'est bien ça n'est-ce pas ?

– Vu sous cet angle, oui ! Ça se pourrait bien !

– Bof, après tout, je m'en fous ! Ça m'est bien égal de n'être personne ; de toute façon, je préfère rester un parfait inconnu ; ça prête plus à confusion, certes, mais ça prête moins à conséquence.

– Attendez, attendez ! Comme vous y allez ! Ce serait trop facile ! Vraiment trop facile ! Ce n'est pas parce que vous êtes un parfait inconnu que vous n'êtes personne ; par contre, si vous voulez vraiment devenir quelqu'un, il va falloir vous montrer.

– A qui ?

– Je ne sais pas ; au premier venu comme à n'importe qui ; car l'important voyez-vous, n'est pas celui à qui on se montre ; l'important, c'est de se montrer, de parader, de se pavaner et de faire le beau, de faire savoir qu'on existe, qu'on n'est pas là pour du beurre et qu'il va falloir compter avec nous.

– Pour faire quoi ?

– Je ne sais pas ; n'importe quoi, comme tout le monde.

– Pour devenir n'importe qui ? Ah non ! Merci bien ! Je n'ai pas envie de ressembler à tout le monde ! Et encore moins à n'importe qui !

– Vous préférez rester dans votre coin à ne rien faire et demeurer un parfait inconnu ? Au risque de passer pour un je ne sais quoi ? Ou pire, pour un pas grand-chose ou un moins que rien et finir par n'être plus personne ?

– Oui.

– Vous êtes sûr ? C'est vraiment ce que vous cherchez ?

– Vous m'embrouillez avec tous vos discours ! Je ne sais pas... je ne sais plus... j'hésite... tout cela me paraît bien compliqué... un peu confus... je n'y vois plus très clair.

– Si vous voulez y voir clair, montrez-vous ! Allez sur le devant de la scène et arrêtez de vous cacher !

– Mais je ne me cache pas ; je n'ai pas besoin de me cacher ; d'ailleurs pourquoi me cacherais-je ? Personne ne me cherche.

– Que vous dites ! On n'est jamais tout à fait à l'abri.

– De qui ?

– Je ne sais pas ; un fâcheux, un curieux, un simple curieux : un passant qui passe, un badaud qui badaude, un promeneur qui se promène, un flâneur qui flâne ;

– Ça pourrait tout aussi bien être n'importe qui ?

– Oui.

– De toute façon, je m'en fous ! Ils ne sont pas prêts de me trouver ! Ça non !

– Ah bon ! Pourquoi ?

– Parce qu'ils ne savent pas où je suis, pardi ! Je pourrais tout aussi bien être n'importe où.

– C'est juste ! Et le n'importe où, c'est encore le meilleur endroit quand on veut passer inaperçu ; à condition de ne pas s'y perdre et de savoir où on veut aller.

– Mais avant de savoir où on veut aller, il faut d'abord savoir où on se trouve ; c'est important de savoir où on se trouve ; sans compter que savoir d'où

on vient, ce n'est pas mal non plus ; ça peut aider ; et vous, mon ami, vous avez une idée ? Vous savez d'où on vient ?

– Non, pas vraiment ; et vous ?

– J'avoue que je ne me suis jamais posé la question.

– Ha ! Vous voyez bien qu'il est parfois important de se poser des questions ; si nous avions commencé par nous poser les bonnes questions, les « d'où viens-je », « où suis-je » et « où vais-je », nous n'en serions pas là où nous en sommes.

– Vous savez donc où nous en sommes ?

– Oui ; j'ai l'impression que nous sommes une impasse.

– Une voie sans issue en quelque sorte ?

– Oui, si on veut ; enfin, non, pas vraiment ; il y a toujours une issue ; bonne ou mauvaise, mais il y a toujours une porte de sortie.

– Vous pensez vraiment qu'il y a une issue ? Même dans une impasse ? Qui vous l'a dit ?

– Personne !

– Et vous l'avez cru ?

– Evidemment ! Pourquoi ?

– On ne vous a jamais appris qu'il ne fallait faire confiance à personne ?

– Non jamais ! On m'a simplement appris qu'il ne fallait pas faire confiance à tout le monde.

– C'est idiot ! Ça revient au même !

– Ah non !!! Entre « tout le monde » et « personne » il y a de la marge ! Une sacrée marge ! Faut quand même pas tout mélanger et raconter n'importe quoi !

– Bon, bon, très bien ! Si vous le prenez sur ce ton-là, si on ne peut plus discuter tranquillement de tout et de rien, voir même de n'importe quoi, restons en-là, et n'en parlons plus.

– Mon ami, voyons, mais vous n'y pensez pas ! Si nous ne parlons plus, nous risquons de tout perdre ; voir même de disparaître.

– Justement ! Si nous disparaissions, ce serait une bonne occasion pour que d'autres se lancent à notre recherche.

– Et risquer d'être découvert ? Ah non ! Merci bien ! Je ne tiens pas à ce qu'on me retrouve ! Je préfère rester dans mon coin ; au chaud, bien tranquille et bien à l'abri.

– De qui ?

– Je ne sais pas ; du premier venu comme de n'importe qui ; des autres sans doute.

– Vous avez quelque chose à vous reprocher ?

– Moi ? Non, certainement pas !

– Les autres alors ?

– Non plus, non ! Je n'ai rien à leur reprocher ; ou alors si peu, que ça ne vaut pas la peine d'en parler.

– Pas vous ! Eux ! Les autres ! Ils pourraient avoir des choses à vous reprocher.

– Que pourraient-ils bien avoir à me reprocher ?

– Je ne sais pas ; n'importe quoi ! On a toujours quelque chose à reprocher à quelqu'un ; il suffit de chercher !

– Mais je n'ai rien fait !

– Justement ! Ils seraient en droit de vous le reprocher.

– De n’avoir rien fait ? Alors ça, ce serait vraiment la meilleure ! On ne peut quand même pas reprocher à quelqu’un de n’avoir rien fait ?

– Quelque fois, si !

– Je ne suis pourtant pas le seul à ne rien faire.

– Et alors ? Ce n’est pas une excuse.

– Je ne cherche pas d’excuse.

– Vous devriez, croyez-moi ! A l’époque où nous vivons, il va nous en falloir des excuses ! Et pas qu’un peu !

– Oui, c’est vrai ; mais c’est difficile de trouver des excuses ; surtout des bonnes ; ça va, ça vient, ça n’est jamais là quand on en a besoin ; et surtout, surtout, elles ne durent jamais bien longtemps.

– Sans compter qu’on ne sait pas à qui les adresser.

– C’est vrai ! On ne peut tout de même pas s’excuser auprès du premier venu.

– Ou pire ! De n’importe qui.

– Surtout pour n’importe quoi ! Mon ami, croyez-moi, la vie deviendrait vite invivable si on devait passer son temps à s’excuser pour un oui ou pour un non, auprès du premier venu comme auprès de n’importe qui.

Les deux hommes se taisent et arrêtent de marcher ; aussitôt le machiniste se précipite et actionne le mécanisme de fermeture du rideau.

Le rideau se ferme ; à peine le rideau est-il fermé que le machiniste actionne dans la foulée le mécanisme d’ouverture du rideau ; le rideau s’ouvre ; les deux hommes n’ont pas bougé ; ils se remettent à marcher et reprennent tout naturellement leur petit

dialogue de fous, entre n'importe qui, à propos de tout et de rien et même de n'importe quoi :

– On m'a dit que j'étais fou.

– Ah bon ? Qui vous l'a dit ?

– Un autre.

– Un autre quoi ?

– Un autre fou.

– Et vous l'avez cru ?

– Evidemment, c'est un fou ! Il sait de quoi il parle !

– Vous n'allez quand même pas vous mettre à croire tout ce que racontent les fous.

– Pourquoi pas ? J'ai connu des fous si joliment fou que leur compagnie valait bien celle des gens raisonnables ; et puis, ne dit-on pas que « la raison du plus fou est toujours la meilleure » ?

– Oui, peut-être ; mais avec un fou, on n'est jamais sûr de rien ; il faut se méfier et s'attendre à tout ; à tout, et même à son contraire ; il pourrait vous raconter n'importe quoi ! Non, croyez-moi, ce ne serait pas très raisonnable de faire confiance au premier fou qui passe.

– Ben justement, quand on est fou, on n'est pas raisonnable ; et puis, plus on est de fous et plus on rit, non ?

– Certes, certes !

– Et le rire, c'est bien le propre de l'homme, n'est-ce pas ?

– Heu... oui... évidemment... vue sous cet angle.

– C'est d'ailleurs tout ce qui nous reste pour ne pas devenir complètement fous ; ou pire ! Complètement idiots ! Non, croyez-moi ! Il vaut mieux être fou de

temps en temps que raisonnable tout le temps ; c'est moins dangereux et c'est surtout plus rigolo ; à tout prendre, je préfère encore me taper le cul par terre en riant que la tête contre les murs en hurlant ; sans compter que ce serait une bien grande folie que de s'imaginer qu'on peut être raisonnable tout le temps ! Ce serait même à devenir fou ! Complètement fou ! Fou furieux ! Fou à lier et bon à enfermer !

– En somme, et si je vous comprend bien, il faudrait être fou mais de temps en temps et à petites doses ; sans excès, sans faire de zèle ; une sorte de folie douce ; juste un petit grain de folie pour nous permettre de rester jeune et d'avoir l'air un peu moins triste et un peu moins cons que la moyenne nationale ; c'est ça, c'est bien ça, n'est-ce pas ?

– Mon ami, vous avez tout compris ! D'ailleurs, je vous le demande : un fou qui saurait qu'il est fou, serait-il tout à fait fou ?

– Heuuuu... non.

– Et un sage qui se prendrait pour un fou, serait-il vraiment fou ?

– Heuuuu... non.

– Et un fou qui se prendrait pour un sage, serait-il si fou que ça ?

– Heuuuu... non.

– Et un fou qui se prendrait pour un fou, serait-il encore fou ?

– Heuuuu... non.

– Justement, à propos de fous, vous avez vu là-bas ?

– Quoi ?

– L'homme, regardez, c'est un fou !

Un homme entre ; il fait le tour de la scène en marchant sur les mains.

– Vous êtes sûr ?

– Evidemment ! Regardez, il marche sur la tête.

– Et alors ?

– Mais mon ami, seuls les fous sont capables de marcher sur la tête.

– Le sang ne leur monte pas à la tête ?

– Un peu, si ; mais avec les années ça passe ; la folie, c'est comme tout mon ami, il suffit de s'y habituer ; il y en a même qui finissent par y prendre goût ; la folie devient alors un refuge, une sorte d'asile qui les protège du froid et de la solitude.

– Et les jeunes fous, les fous de l'année, ceux qui deviennent fous sans vraiment l'avoir voulu, presque par inadvertance, juste parce qu'ils ont vu des choses qu'ils n'auraient pas dû voir et qu'ils n'ont pas pu le supporter, ces fous-là, ils font comment pour ne pas devenir enragés et complètement cinglés ?

– Ils suivent des cours.

– Où ça ?

– Chez les fous, les vieux fous, les anciens fous, ceux qui sont devenus sages à force d'être fous ; ceux qui se sont réfugiés derrière des murs pour se mettre à l'abri des imbéciles.

Les deux hommes s'interrompent ; l'ange traverse la scène en courant ; il se tamponne la tempe du bout de son aile ; l'homme qui marche sur la tête se glisse discrètement dans le trou du souffleur ;

– Vous avez dit quelque chose ?

– Non, non ! Je n'ai rien dit.

- Vous n’avez rien à dire ?
- Oh que si !!! J’en aurai des choses à dire !
- Alors, pourquoi vous ne dites rien ?
- Parce que j’aurai beaucoup trop de choses à dire.
- Si je comprends bien, c’est quand on a beaucoup trop de choses à dire, qu’il faudrait fermer sa gueule ? C’est ça, c’est bien ça ?
- Oui !
- Mais vous n’avez pas peur qu’on vous confonde ?
- Avec qui ?
- Avec ceux qui ne disent rien parce qu’ils n’ont rien à dire.
- Non ! D’ailleurs on a tous quelque chose à dire ; tout le monde a toujours quelque chose à dire !
- Vous croyez ? Mais alors, pourquoi reste-t-on sans rien dire ?
- Sans doute parce qu’il n’y a personne pour nous écouter.
- Peut-être aussi parce qu’on ne sait pas se faire entendre.
- Comment feriez-vous pour vous faire entendre ?
- Je ne sais pas ; je me mettrais à hurler.
- Pour dire quoi ?
- Je ne sais pas ; n’importe quoi ; tout ce qui me passerait par la tête.
- Au risque de passer pour un fou ?
- Ah oui ! J’aime encore mieux passer pour un fou qui a quelque chose à dire que pour un imbécile qui n’a rien à dire.

– Justement, à propos de hurlements, vous avez entendu ?

– Quoi ?

– Là-bas, au loin, de l'autre côté de la ligne de front, ne dirait-on pas un hurlement ?

– Le bruit du vent sans doute ; de nos jours qui oseraient encore se mettre à hurler ?

– Ça ne se fait plus ?

– Non.

– Pourquoi ?

– D'abord parce que ça dérange tout le monde et ensuite parce que cela ne sert à rien.

– Cela sert quand même à se faire entendre.

– Par qui ?

– Par ceux dont le métier est justement d'être à l'écoute.

– A l'écoute de qui ?

– Mais de ceux qui ont quelque chose à dire, évidemment !

– Mon pauvre ami, il y a bien longtemps qu'on ne laisse plus parler ceux qui ont quelque chose à dire ; on les a bâillonnés, mis à l'écart, condamnés à l'exil et au silence.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on se méfie de ce qu'ils pourraient dire ; on préfère laisser la parole à ceux qui n'ont rien à dire.

– Et ceux qui n'ont rien à dire, on les écoute ?

– Bien sûr ! On n'entend plus qu'eux, d'ailleurs !

– Mais dites-moi, c'est dangereux ; à force d'écouter ceux qui n'ont rien à dire, est-ce qu'on ne risque pas de devenir complètement crétins ?

– Si !

– On ne peut rien faire ?

– Non, pas grand-chose ; on peut juste espérer.

– Espérer quoi ?

– Que la colère monte ! Que la colère gronde et se déchaîne !

– Brrrrrr !!!!! Ça fait peur votre histoire de colère qui monte qui gronde, et se déchaîne ; vous y croyez vraiment à cette colère qui monte qui gronde et se déchaîne ?

– Non ! Mais la vie serait bien triste si de temps en temps on ne se faisait pas un peu d'illusions ; et puis, faire semblant d'espérer, c'est à peu près tout ce qui nous reste pour ne pas mourir idiot.

L'ange passe en soupirant ; il a l'air consterné :

– Vous y croyez, vous ?

– A quoi ?

– Mais à tout ça.

– J'avoue que j'ai parfois un peu de mal.

– Oui, moi aussi ; et le pire, c'est qu'on ne sait même pas où on va.

– On ne sait déjà pas d'où on vient.

– Si, si, on l'a su ; mais on ne s'en souvient plus ; on a préféré l'oublier.

– C'est peut-être pour ça qu'on ne sait pas où va ; depuis le temps, on a dû aussi l'oublier.

– Non, je ne crois pas ; ce serait trop simple s'il ne s'agissait que d'une question de mémoire.

– C'est une question de quoi, alors ?

– C'est une question de savoir et d'imagination ; de toute façon, il vaut mieux qu'on reste dans l'ignorance.

– Pourquoi Grand Vieux ?

– Pour ne pas avoir peur.

– Peur de quoi ?

– Peur de l'endroit où on va.

– Vous croyez vraiment qu'il y en a qui savent où nous allons ?

– Sans aucun doute ; ils savent mais ils ne disent rien ;

– Moi aussi j'aimerais bien savoir.

– Ça vous avancerait à quoi ?

– A savoir où je vais, pardi !

– Mais si ça ne vous convenait pas, vous iriez quand même ?

– Evidemment ! Où voulez-vous que j'aille ? Je n'ai pas vraiment le choix ; vous non plus du reste !

– Oh moi, ça m'est bien égal.

– Ça vous est égal de ne pas savoir où vous allez ?

– Oui ; le principal c'est quand même de savoir comment tout ça va finir.

– Vous savez vraiment comment tout ça va finir ?

– Oui.

– Vous voulez bien me le dire ?

– Ça vous avancerait à quoi ?

– Je ne sais pas ; à pas grand-chose ; peut-être même à rien ; mais moi aussi j'ai envie de savoir comment tout ça va finir.

– Pourquoi ? Pour être prêt ?

– Oui, c'est ça ! Je veux être prêt.

– Mais pour être prêt il faut d’abord se préparer au pire ; et la meilleure façon de se préparer au pire, c’est encore de s’attendre à tout.

– On est prêt au pire quand on s’attend à tout ? Vous êtes sûr de ça ?

– Absolument ! Car si le pire n’est jamais sûr, en revanche il est toujours à craindre.

– Mais le pire n’évite pas le danger.

– Le danger ? Non ! Mais les mauvaises surprises, oui !

– Les bonnes aussi, alors ?

– Oui, mais pour les bonnes, c’est moins grave ; on a tôt fait de s’y habituer ; on finirait même par y prendre goût.

– Et avec les mauvaises ?

– Là c’est plus compliqué ; beaucoup plus compliqué ; on ne s’y habitue pas ; on a même carrément du mal à s’y faire ; surtout quand elles arrivent à plusieurs ; qu’elles se suivent et s’installent en vous laissant au bord de l’âme comme un goût de cendre et de péché.

– On peut s’en sortir ?

– Certains y arrivent, oui ; les plus forts et les mieux armés ; mais d’autres n’y résistent pas.

– Dites donc, vous n’êtes pas drôle ce matin ;

– Je vous avais prévenu ; et encore, je ne vous ai pas annoncé le pire.

– Parce qu’il y a pire ?

– Oui ! Tout ça finira bientôt.

– Je m’en doutais un peu, figurez-vous ; je me disais bien que tout ça n’était pas fait pour durer ; mais pour autant, rien ne dit que ça va mal finir.